

Jacques Lindecker

## Est-ce que je suis mort ?

*En 1915, au cœur de la Première Guerre mondiale, quelque part dans le Nord de la France.*

*Nick*

Un obus est parti de chez nous. De derrière moi. Je n'étais pas au courant qu'il devait y avoir un tir cet après-midi. Ce n'est pas toujours prévu. Des fois, c'est un gars qui perd la tête et qui veut gagner la guerre à lui tout seul. Il se met à tirer au canon et à crier comme un fou. D'ailleurs, il est *vraiment* devenu fou. Ou il fait semblant d'être fou pour être emmené à l'arrière, dans un hôpital. Ou alors, des fois, ceux qui tirent ratent complètement leur cible et l'obus, qui devait tomber sur l'ennemi, nous arrive droit dessus. Les Français font ça tout le temps, ils ont déjà tué des centaines de leurs propres soldats... mais nous, on sait aussi être maladroit !

Ça ne m'arrange vraiment pas, cet obus. Dès qu'il va faire nuit, les Allemands vont vouloir se venger... À nous, les pruneaux ! À nous la pluie de la mort ! Et puisqu'on parle de pluie, en voici de vraies gouttes. Il pleut, une belle averse. Je sors ma capuche, je rentre ma tête dans les épaules, je me transforme en gouttière. Mes chaussures s'enfoncent dans la boue.

*Carl*

Quel temps de chien ! De l'eau, tout le temps. Le temps des larmes, ça doit être ça. Quand je pense au début de la guerre, les premiers jours, à Berlin, nous défilions sous le soleil dans nos beaux uniformes devant une foule immense. Des milliers de gens nous lançaient des fleurs, nous acclamaient. Nous étions les rois de l'Allemagne ! J'ai vu mon père m'applaudir. Il avait mis son vieil uniforme avec ses médailles, ses décorations. J'ai bombé le torse, j'ai marché devant lui droit comme un i. Fier.

Six semaines. Les officiers supérieurs nous avaient garanti qu'en six semaines la France serait à genoux. Que la guerre serait finie et que nous en serions les grands, les uniques vainqueurs. J'ai répété le discours à mes hommes. Ils m'ont fait sauter en l'air en criant des « hurra ! Hurra ! » J'ai du leur ordonner d'arrêter ce cirque, indigne de soldats allemands !

Je ne sais plus depuis combien de semaines nous sommes plantés dans ce trou, à gagner ou à perdre des mètres selon les jours. Mon aide de camp s'obstine à compter les jours sur un calendrier attaché dans la grotte qui me sert de bureau. Moi, j'attends la fin. La fin de quoi ? Aucune idée. La fin de la guerre ? Sûrement pas. Je croyais me battre et je m'ennuie. Il faut attendre, toujours attendre. Attendre et avoir peur, attendre et tomber de sommeil, de toutes ces nuits où nous n'arrivons pas à dormir. Je suis guéri de la guerre mais j'y suis quand même, enfoncé jusqu'au cou.

Un obus vient de tomber non loin de mon trou. La terre a tremblé. Moi, je ne sursaute plus. Je rajuste ma veste et je sors dans la tranchée. Un soldat m'avertit que le tir semblait venir de chez les Anglais. Je demande s'il y a des blessés, des morts. On amène un brancard avec ce bon Weissbeck. Sa jambe est en miettes, du sang, partout. Deux morts et trois blessés avec un seul obus tombé par surprise. À part Weissbeck, les victimes sont des nouveaux, des soldats qui venaient d'arriver. Qui

ne connaissaient pas encore la musique hurlante d'un projectile. Nous, les anciens, nous sommes comme des animaux craintifs : rien qu'en entendant le bruit de l'obus, nous savons à peu près où il va tomber. Comment Weissbeck a-t-il pu se faire avoir ?

*Michel*

Un obus est tombé chez les Boches. Un obus de plus, un obus qui va s'écraser nulle part, ou qui va tuer l'un ou l'autre ennemi. Et, bientôt, ils riposteront, et ce sera à notre tour de jouer avec la mort. Depuis des mois, je vis au milieu d'une immense loterie. Matin : vivant. Soir : toujours vivant ou bien mort ? J'ai tellement peur. Des fois, j'ai déjà eu envie de me tirer une balle dans la tête pour que ça soit fini. Terminé, au paradis, le Michel, tranquille, à regarder la guerre de son petit nuage ! Mais, tout de suite après, je pense à Marie, ma femme, à Lucie et Anatole, les deux bébés. Souvent, c'est là que je pleure. Je me souviens que j'allais cueillir des pommes et des cerises pour que Marie nous fasse de bonnes tartes. Je me souviens qu'Anatole sait grimper aux arbres. Et que je leur ai construit une luge, juste avant de partir pour la guerre, juste avant l'été, avec le bois qu'il me restait de l'hiver. Si je pouvais rentrer chez moi, les voir tous les trois, les embrasser, les serrer dans mes bras. Travailler à la ferme, rentrer les foin, traire les vaches, donner à manger aux lapins, faire du lard... Tout ça me manque tellement.

Ça me donne encore plus faim. J'ai tellement les crocs que je pourrais manger mes doigts. J'ai tellement soif que je crois que je pourrais boire du sang. J'ai tellement froid que je rêve de rester trois heures sous une douche chaude. Une douche chaude, c'est quoi ça ? Je n'en ai plus aucune idée. Je suis couvert de poux, ça me gratte du matin au soir, ces sales bestioles rigolent dans mon vieil uniforme qui pue la crasse. Je dois avoir des croûtes partout, je ne me souviens même plus de la dernière fois où je me suis lavé. Je veux dire : vraiment lavé. Pas seulement les deux mains dans une flaque d'eau croupie pour rincer vaguement ma figure. Pas seulement m'essuyer le visage avec le revers de ma manche. Pas seulement pleurer de fatigue et mettre de l'eau sur les yeux pour pas montrer aux copains qu'on a pleuré.

Le chef me houspille. Il me tire de ma rêverie. Corvée d'eau. Il pleut tout le temps dans ce pays, et on a même pas d'eau pour boire. Et interdit de craquer. Les pauvres qui n'ont pas pu résister à la soif, qui n'ont pas su attendre le ravitaillement, qui ont bu dans les vieilles flaques, on en a plus entendu parler. Morts, empoisonnés par toutes les saloperies qu'il doit y avoir là-dedans. Ou, si pas morts, à l'infirmerie pour un bout de temps.

J'ai pris les bidons, six en tout. À l'aller, quand ils sont vides, ça va. Mais au retour, quand on a ce poids sur les épaules, et que les bombardements reprennent... Faut zigzaguer dans les tranchées, sauter d'un trou d'obus à l'autre. Surtout, rien perdre en route. Imagine la tête des autres si tu ramènes rien. On dirait qu'ils vont se venger sur toi de toute cette poussière qu'ils ont dans la gorge.

Le chef m'a dit par où passer, mais la tranchée, c'est devenu un vrai labyrinthe. Je m'y reconnais plus, même en plein après-midi. À droite, à gauche, encore à gauche ? Un jour, dans la bataille, on gagne quelques mètres, et on creuse de nouvelles galeries. Le lendemain, ce sont les Boches qui nous font reculer et qui récupèrent nos couloirs. Depuis des mois que ça dure, le paysage est devenu un vrai gruyère. Avec ma veine, je vais encore me retrouver chez les Allemands. Je vois d'ici le tableau : « Hello, la compagnie, c'est moi, le petit Français ! Si, si, vous savez

bien, l'ennemi d'en face ! » J'aurais juste le temps de déguerpir avant qu'ils ne me transforment en chair à saucisse.

Mais chut, justement, j'entends quelqu'un venir. Je me planque dans un coin, et je sors ma baïonnette... Ah ben non, c'est pas un Boche. C'est un Anglais. Je lui souris et je lui dis quand même « Hello » !

### *Nick*

C'est pas souvent qu'on voit quelqu'un sourire dans notre vie de rat. Sympa, le Français que je viens de croiser. J'ai eu de la chance, je ne l'avais pas entendu venir. Faut que je me méfie. Que je n'oublie pas, comme dit le colonel, que la guerre c'est 24 heures sur 24. Une seconde d'inattention, et on peut être mort. Une seule seconde. Pour toute une vie.

Le pauvre, il m'a fait pitié avec ses bidons. Ces Français, tout de même ! Il leur manque toujours quelque chose. Je ne veux pas dire que chez nous c'est le grand luxe. Il pleut chez nous comme chez eux, on a les pieds dans la boue depuis des semaines. Mais quoi ! On a quand même la soupe chaude tous les jours et de l'eau fraîche régulièrement. Sauf quand les obus tombent, évidemment. Là, plus de confort. Tout le monde ne pense qu'à sauver sa tête... et, aussi, à combattre pour la gloire de Sa Majesté le Roi d'Angleterre !

Enfin, la gloire... C'est un peu loin tout ça depuis qu'on est arrivé sur le continent. Je commence doucement à me demander ce que je fais ici à sauver un pays qui n'est pas le mien. Je n'y avais même jamais mis les pieds en France avant de débarquer avec mon régiment. La campagne d'ici, avant les combats, elle devait ressembler à celle de chez nous. Des prés, des étangs, de jolis villages. Maintenant, il n'en reste plus grand chose. Des trous, de la terre retournée, des ruines.

Je me souviens des affiches collées sur les murs de la petite ville où j'habitais avec mes parents. Sur l'une d'elles, un soldat anglais me souriait. Sous son visage, il y avait écrit : « Je suis heureux d'être un soldat. Et vous ? »

Moi ? Qu'est-ce que je voulais, moi ? Être heureux comme lui ? Devenir un soldat de sa Gracieuse Majesté ? On ne parlait que de ça, tous les soirs, au *pub*, quand on buvait de la bière avec les camarades. Le club de rugby avait son régiment. Les ouvriers de l'usine à chaussures aussi. John, le fils des voisins, a proposé qu'on fasse un régiment avec les gars de notre rue. Comme on habitait la plus longue rue de la ville, on allait avoir le plus gros régiment de la ville. Peut-être même du comté ! Ils n'ont pas fait de chichis pour nous enrôler. Une petite visite médicale, et hop ! Bon pour le service. Le soir, au dîner, j'ai annoncé mon départ à mes parents. Mon père n'a rien dit mais il m'a pris dans ses bras. Jamais il n'avait fait une chose pareille. Ma mère a détourné son visage mais j'ai bien deviné qu'elle pleurait. Elle s'est retournée, elle m'a dit qu'elle était fière de moi. Ses yeux brillaient. Ceux de mon père aussi. Tout le pays était fier de nous.

### *Michel*

La France entière a fait la fête quand la guerre a été déclarée ! Moi, en partant au train qui m'emmenait à Paris, le lançais mon casque en l'air et je le rattrapais, comme un gosse ! Sur le quai, j'ai embrassé Marie et les enfants, les wagons étaient remplis à ras bord de camarades. On chantait, on buvait, la guerre était une joie immense. Il faisait une de ces chaleurs. La canicule, même. Le maïs séchait sur pieds, les hommes aussi. Même au bord de l'eau, au bord des arbres, on mourait de chaud. Au soleil, on était cuit en quelques minutes. Le soir, il y avait des orages terribles. À l'époque, je croyais qu'il n'y avait rien de pire pour faire trembler les gens.

Je me trompais : un orage, les éclairs, la foudre, c'est de la rigolade à côté d'une pluie d'obus. Ici, le soleil est parti se réfugier dans un coin de la planète où il y a la paix. Et le mauvais temps a pris toute la place.

J'en ai plus que marre d'être trempé jusqu'aux os. J'ai essayé de fabriquer un abri. J'ai trouvé quatre bouts de tôle pour me couvrir. J'avais récupéré une bûche et un peu de petit bois pour faire un feu. Je savais que c'était interdit par le règlement, pour pas se faire repérer par les Boches. Je l'ai fait quand même, j'en pouvais plus de grelotter.

Le chef m'est tombé dessus comme un sauvage. Qu'est-ce que je me suis fait engueuler ! Il m'a ordonné d'éteindre le feu avec la semelle de ma chaussure. Je lui ai répondu que je pouvais pas vu qu'elle était trouée. Il a rien voulu entendre, ce sadique. Les copains se moquaient de moi pendant que je me brûlais les pieds... Oh, j'en peux plus ! J'ai bien essayé de boucher les trous de mes semelles avec de l'herbe, mais ça n'a pas tenu. Avec du papier journal ou des bouts de carton, rien à faire non plus, l'eau passe à travers, c'est une vraie bouillie. J'ai fini par mettre de la ficelle autour, par serrer fort, mais la boue traverse quand même. Quand un copain mourra et que ses chaussures seront à ma taille, elles seront pour moi.

En attendant, la pluie continue de tomber, la nuit tombe doucement, j'ai le moral à zéro. Et j'entends, comme chaque soir, une drôle de musique venir d'en face. On dirait du violon. Qui peut bien jouer d'un instrument en pleine guerre ? On pourrait presque penser que nos « voisins » ne sont pas aussi méchants que ça...

### *Carl*

Le coucher de soleil est magnifique. C'est triste à dire, mais ce soleil orange et violet, dont la lumière coupe les carcasses des arbres brûlés par la bataille, est vraiment beau à contempler. Avant, ça devait être une forêt de chênes et de sapins. Maintenant, ce sont quelques restes, plus une feuille, plus une épine. Quelques morceaux calcinés, sur une terre tellement abîmée qu'on croirait qu'il n'y repoussera jamais rien.

C'est l'heure où mon aide de camp sort mon violon de son étui. Cet homme est formidable. Il sait exactement quand vient le moment où j'ai envie de tenir mon instrument, où j'ai envie de faire pleurer les cordes de mon cher violon. Je joue des airs des Strauss à mes hommes. Certains jouent aux cartes. D'autres allument leurs pipes, leurs cigarettes. Ils baissent la tête. Leur poitrine se serre. Je sais qu'ils pensent à leur famille. Au temps où ils tenaient leurs femmes, leurs fiancées dans les bras pour les faire danser sur un air de Strauss.

J'aime ce moment. C'est à la fois gai et triste. C'est mon plaisir. Comme bien souvent, je suis dérangé par quelques fusées éclairantes qui illuminent nos visages. Les fusées éclairantes, c'est le signal. Le signe de la nuit, le signe que tout peut arriver dans l'obscurité, le pire surtout. Je range mon violon, la guerre reprend ses droits.

Je vois Zabel s'approcher de moi. Il me chuchote à l'oreille : « Alors, capitaine, on va se battre ce soir ? »

### *Michel*

Tous les soirs, quand l'obscurité se fait, le chef fait le tour de ses hommes pour leur souhaiter une bonne nuit. Ça ne veut pas dire « une bonne nuit pour dormir ». Ça veut dire « une bonne nuit pour ne pas mourir ». Quand il s'est arrêté devant moi, je lui ai demandé si on allait se battre cette nuit. « Je ne sais pas » m'a-t-il répondu. Il nous a encore dit que le ravitaillement était tombé dans un piège, que nous n'aurions

pas de repas chaud pour ce soir. Il a fallu sortir nos couteaux pour ouvrir une boîte de singe. C'est pas de la viande de singe, mais on appelle ça comme ça parce que c'est de la viande qui ne ressemble à rien, qui a un goût affreux, bref on sait tellement pas ce que c'est qu'on l'a baptisé du singe...

Moi, ça peut paraître bizarre, mais tout ce que j'aimerais, c'est une pomme de terre. J'en ai pas vu une seule depuis des mois. J'en rêve. Je les adore grillées avec du beurre et du fromage qui fondent par-dessus. Un délice. J'en rêve. J'en rêve. J'en rêve.

J'essaie de manger mon singe en imaginant que c'est de la pomme de terre... je mange doucement, je mâche lentement, une bouchée après l'autre... je mange debout en imaginant que je suis assis à table chez moi, ma famille m'entoure... je suis presque bien quand, soudain, le ciel se déchire, mes oreilles explosent, mon crâne est labouré de cris, de chocs, de secousses. Ma boîte de singe est déjà par terre, et moi avec, au sol, comme un ver de terre. Je suis un animal, si seulement je pouvais être une taupe pour pouvoir creuser une galerie et m'échapper. Les Allemands nous bombardent ! Et pas qu'un peu ! On dirait qu'ils ont décidé de mettre le paquet. Je serre contre moi les lettres de Marie que je garde sur mon cœur, dans la poche intérieure de ma vareuse. C'est mon talisman.

Passé la première frayeur, la première panique, je me calme : les obus ne s'écrasent pas sur nous. Le cadeau des Boches, c'est pour les Anglais ! Ils n'en restera pas beaucoup debout demain matin...

*Nick*

Je l'avais deviné ! Cette fois, c'est pour nous ! Les Allemands ripostent. Tous aux abris ! Mais quels abris ? Il n'y a pas d'autre abri que celui où nous sommes, nos pauvres tranchées. Il n'y a pas d'autre endroit où se réfugier, où quitter cette folie, où éviter ce tonnerre de feu. Il faut mettre son casque, en triple vitesse, se rouler en boule, et espérer. Espérer. Prier. Supplier. Implorer.

Ce qui nous tombe dessus est tellement dingue que j'ai l'impression que ce n'est pas réel. C'est trop, trop pour des hommes. Un traitement de première classe. Merci, les amis d'en face !! Vous ne perdez rien pour attendre. Dès que nous aurons remis un peu d'ordre dans nos rangs, nous passerons à l'attaque ! Nous contre-attaquerons ! Et nous serons les plus forts.

Les plus forts, tu parles. Si je pense ça au-dedans de moi, au-dehors, il n'y a plus d'espoir. Jamais, je n'ai vécu un tel bombardement. On sent que les Allemands veulent nous faire payer. On se doutait qu'ils préparaient leur revanche. La voici ! Des dizaines, des centaines d'obus de gros calibre. Un déluge de fer. Notre abri se remplit de terre. Bientôt, nous allons être enterrés vivants ! J'ai envie d'appeler au secours, mais personne ne peut m'entendre. Il n'y a personne pour m'aider. Nous grattons le sol sans arrêt pour ne pas être ensevelis. Les forces commencent à nous manquer.

L'enfer de feu, d'explosions. L'air que nous respirons n'est plus qu'une fumée qui sent la poudre. Je tousse, j'ai envie de vomir, j'ai un mal de tête atroce. Un obus éclate à quelques mètres de moi. Je vois mon copain John s'envoler en l'air et retomber près de moi. Je me précipite. Le spectacle n'est pas beau à voir. D'abord, je détourne les yeux, avec une envie de vomir. Je ne sais pas quoi faire. Je hurle, mais ça ne sert à rien. Il saigne énormément du bras gauche. Je sors mon couteau pour tenter quelque chose, mais je ne suis pas médecin.

J'ai juste encore mes mains, mon corps, pour prendre ce qui reste de celui de John dans mes bras. Je le tiens comme une mère berce son enfant. Il gémit, je le vois qui

essaie de me dire quelque chose, j'approche mon oreille de sa bouche, mais rien ne sort. Il n'a plus la force de parler. Il n'a plus la force de rien. Doucement, dans le bruit du bombardement, John meurt dans mes bras. Je me souviens des bons moments quand on jouait aux fléchettes et quand on buvait des coups ensemble. Alors, je perds la tête. Je veux tuer tous les Allemands. Je m'extirpe de la tranchée. Je sens une main qui tente de me retenir. Je la repousse, sans même regarder qui essaie de me sauver la vie. Je veux tuer tous les Allemands.

*Carl*

Reste-t-il encore un Anglais vivant avec tout ce que nous sommes en train de leur envoyer sur la tête ? Moins il y en aura, et plus vite nous serons rentrés chez nous, la victoire en poche. Ils s'en doutent peut-être, nous avons eu des ordres très clairs : il est temps d'en finir, ont ordonné nos supérieurs. En finir.

Après les obus, place aux hommes. À mes hommes. Ils sont en rang derrière moi, prêts, à mon signal, à grimper aux échelles pour sortir de la tranchée et à nous lancer à l'assaut des positions anglaises et françaises.

Je serai le premier, c'est à moi de donner l'exemple. C'est un moment presque magique, de sortir le premier sur le champ de bataille, dans la fumée et l'odeur de poudre. J'ai enfin le sentiment d'être un héros. Car, si les ennemis visent bien, je serai le premier à mourir.

Je lève le bras, puis je l'abaisse. C'est le signal de l'assaut. Les hommes crient pour se donner du courage. Je sors. Ceux d'en face oseront-ils nous affronter ?

*Michel*

Je me suis caché dans un coin de la tranchée. Le chef a dit qu'on allait aider les Anglais. Qu'on allait faire diversion en nous lançant à l'assaut des lignes allemandes. Je ne veux pas. Je me suis caché. Il fait noir, je ne vois rien, je ne veux plus rien voir, plus rien entendre. Pour que personne ne me trouve, qu'on m'oublie pour toujours. Plus jamais, je ne mettrai le nez dehors. Je ne bouge plus, je ne respire plus. Plus jamais.

Le chef me trouve, m'attrape par le col de ma veste. « Puisque c'est comme ça, espèce de lâche, tu sortiras en premier » qu'il me dit. Y a plus rien à faire, sortir le premier c'est signer son acte de décès, tout le monde le sait. C'est se sacrifier pour les autres. Peut-être. Peut-être tout le monde sera mort demain matin. Ils apporteront une petite médaille à Marie, et puis j'aurai mon nom gravé sur une pierre au village. C'est tout ce qui restera de moi.

J'obéis, j'ai pas le choix. J'y vais, comme un brave que je ne suis pas. Je grimpe la petite échelle. On n'y voit rien. Ou presque rien. De temps en temps, une fusée éclairante me montre le désastre. Faut faire gaffe aux barbelés. Si tu les vois pas venir, tu te coinces dedans, tu peux plus bouger, et les Boches te tirent dessus comme un lapin. Sinon, tu sors ta pince et tu les coupes. Ou tu rampes par-dessous. Dans la boue !

Tiens ! J'ai l'impression que les Allemands ont arrêté d'arroser les Anglais avec les obus. C'est pas toujours une bonne nouvelle. Ça peut vouloir dire qu'ils vont attaquer avec leurs soldats... Je me méfie. Je me jette dans un trou d'obus pour me reposer un peu. Pour évaluer ma situation aussi. Mais, même quand une lumière de fusée transperce la nuit, on ne voit presque rien avec toute cette fumée... Au bout d'un moment, je ressors du trou, j'avance doucement, prudemment. Le chef nous ordonne de tirer, pour foutre la trouille à ceux d'en face.

Puis, on se calme. Tout à coup, j'ai l'impression d'entendre un bruit près de moi. Vite, je me précipite dans un nouveau trou pour me mettre à l'abri. Et là, devant moi, comme une vision, un Allemand. En chair et en os.

*Carl*

Je n'en crois pas mes yeux. Je suis devant lui, à quelques centimètres. Incroyable. J'avançais à la tête de ma troupe quand les Français se sont mis à nous tirer dessus. J'ai fait signe aux hommes de se coucher. C'était inutile. Ils étaient déjà tous à plat ventre. Moi, j'ai encore avancé un peu, histoire de dénicher un trou d'obus où je pourrai déplier ma carte d'état-major.

Le trou, je l'ai trouvé. Le trou, j'ai sauté dedans. Il s'y trouvait déjà quelqu'un. Un Français. Je suis devant lui, et je ne bouge pas. Moi qui ai déjà tué bien des ennemis, jamais je n'en ai vu un d'aussi près. Je me sens comme aimanté, comme paralysé. Va-t-il me tuer ?

*Michel*

Je me suis dit : « Là, Michel, tu peux faire ta prière, t'es foutu. Le Boche, il va te pulvériser. » Et puis, non, rien. Il a pas bougé. Comme s'il attendait que ça tombe du ciel. Comme s'il attendait que je le tue d'abord. Bien sûr, j'aurais dû le faire. Mais j'avais tellement la pétoche que j'ai pas demandé mon reste, j'ai pris mes jambes à mon cou, d'un bond, je suis sorti du trou, et j'ai couru comme un cabri, je savais même pas dans quelle direction j'allais.

J'étais bien essoufflé quand mon pied s'est pris dans quelque chose de mou. Je me suis rétamé de tout mon long. C'était le corps d'un homme. Il parlait, il délirait, je sais pas, je comprenais pas ce qu'il disait, mais j'ai reconnu son accent : c'était un Anglais. Un Anglais dans un sale état.

*Nick*

Je courais pour aller tuer tous les Allemands. Je courais comme un idiot, sans casque, sans protection. Je hurlais, je gesticulais. Tout pour me faire remarquer. Des obus tombaient devant, derrière, de côté, partout. Les obus tombent, les soldats sautent. C'est l'horreur pour nous. Ça nous met en morceaux. Ça nous tue. J'étais presque heureux de faire n'importe quoi. Je me sentais libre de ne plus obéir aux ordres. Un obus s'est écrasé à côté de moi. Sans m'atteindre. Je courais toujours. Puis un autre. Un troisième, pour moi et pour moi seul. J'ai crié : « Non ! Non ! Je ne veux pas ! Au secours ! Gardez-moi encore avec vous ! Je ne veux pas mourir, je n'ai que dix-sept ans ! »

J'ai cru mourir. Mais non, je vis toujours, un tout petit peu. Depuis combien de temps suis-je étendu ici ? Je ne sais pas. J'ai mal. J'ai tellement mal que je n'ai plus mal. C'est autre chose. Quelque chose de tellement affreux que je ne trouve pas les mots pour le dire. J'aimerais du lait, un grand verre de lait. J'aimerais rentrer à la maison. J'aimerais monter dans ma chambre et me mettre au lit, et maman viendrait m'apporter une bonne soupe et me rafraîchir le front pour faire baisser la fièvre.

Mais je n'ai pas de fièvre. Je ne suis pas malade. Je suis seulement en train de mourir. Je sais pourtant que je ne suis pas encore mort puisque j'ai senti quelqu'un me heurter et tomber sur moi. Ça a réveillé la douleur. Je voudrais que ce gars fasse des merveilles pour moi, mais il est trop tard. Il va penser à lui, rien qu'à lui, à sauver sa peau. Et il aura bien raison.

*Michel*

Bon, qu'est-ce que je fais ? D'un côté, je le connais pas cet Anglais. Rien ne m'oblige à l'aider. Je dois d'abord penser à moi. J'ai eu ma part de chance tout à l'heure, avec le Boche. Faut pas que je tente le diable. Faut que je me tire d'ici, et vite fait. D'un autre côté, il a beau être dans un sale état, il vit encore. Ça serait vraiment trop bête de l'abandonner alors qu'il a peut-être une chance de s'en sortir. Qui sait ? Il gémit terriblement, mais, au moins, il gémit ! Ça veut dire qu'il est pas encore foutu...

« T'es une sacrée bonne poire, mon Michel ! » C'est ce que je me dis en prenant l'Anglais par les épaules. Je me suis débarrassé de mon fusil, je suis vraiment dingue. Abandonner son fusil, ça vaut le peloton d'exécution, dit le règlement. Mais le fusil et l'Anglais, c'est trop pour mes faibles forces. Je vais le traîner jusqu'à nos arrières. Ça va pas être de la tarte, surtout qu'il fait nuit noire et que les bombardements ont repris. Mais, là, ça sent la contre-attaque. Les obus viennent de chez nous, destination l'ennemi.

Il faut d'abord que je dégage l'Anglais de la boue. On dirait qu'il a déjà pris racine dans la gadoue. Je tire une fois, deux fois, rien à faire. Je me décourage. Je suis pas un héros, moi ! Je suis un petit paysan perdu dans une guerre trop grande pour lui, c'est tout ! Un dernier effort quand même et, miracle, il bouge, il est à moi. À nous deux l'aventure !

Je vais le traîner comme ça sur au moins deux kilomètres. Des heures à m'épuiser. À chaque pas, il pousse un cri, une plainte, un sanglot. Faut que j'y arrive avant qu'il ne passe l'arme à gauche. Faut pas que je me décourage. Comme quand on faisait les foins à la ferme et que la pluie menaçait. On avait mal aux bras, on en pouvait plus, mais on continuait de plus belle, on s'arrachait pour remplir la charrette. On savait que, si on renonçait, la pluie noierait la récolte. Et qu'on n'aurait pas de quoi nourrir les bêtes durant l'hiver.

Alors je me suis arraché. Pas à pas. Mètre après mètre. Plusieurs fois, oh plus que ça encore, j'ai pensé l'abandonner parce qu'il était trop lourd, que c'était trop dur. Je m'arrêtais de temps à autre pour souffler, mais aussi pour vérifier qu'il était toujours vivant. Je lui soulevais la tête et je lui donnais un peu de mon eau à boire. Quelques gouttes, pas davantage. Il n'arrivait même pas à ouvrir la bouche.

Doucement, le jour s'est levé et les armes se sont tues. Bientôt, j'ai distingué l'arrière, au loin. À quelques centaines de mètres. Il fallait que je tienne. J'ai tenu. Nous avons basculé dans une tranchée. Il a poussé un cri déchirant, le pire de tous. À la lueur de l'aube, j'ai enfin distingué son visage. Le choc ! Je le connaissais, cet Anglais. C'était celui avec qui j'avais échangé un sourire la veille...

Des brancardiers se sont amenés. Enfin. Ils ont déposé son corps, ou ce qu'il en restait, sur la civière et ils l'ont emmené au triple galop, direction l'infirmerie. Personne m'a remercié. Personne ne remercie personne dans une guerre. On fait son devoir, des fois un peu moins, des fois un peu plus. Et on espère chaque matin que ce sera le dernier matin de la guerre...

Il ne me restait plus qu'à rejoindre mon régiment, mais je n'ai retrouvé personne. Les combats de la nuit avaient à nouveau tout chamboulé. Les lignes avaient été fracassées, nous avons perdu du terrain. Les Allemands, pour cette fois, nous avaient enfoncés...

*Carl*

C'est un nouveau matin. Ça pourrait être le matin de la victoire, mais non, c'est encore raté. C'est juste un nouveau matin. On a gagné quelques mètres ? C'est ça qu'on a gagné ? Les canons se taisent et qu'est-ce qu'on entend ? Le jour se lève et

qu'est-ce qu'on voit ? Les blessés agoniser. Des centaines de blessés. Certains appellent leur mère ou leur femme. Ils demandent une aide que personne ne va leur apporter. Ils meurent dans le silence du petit matin. Le champ de bataille devient cimetière. Des centaines de cadavres. Des Allemands, des Anglais, des Français, tous pareils. L'odeur de terre brûlée, de poudre et de gaz est écœurante. Moi, je respire encore, mais pour combien de jours ?

*Michel*

Puisque les Allemands occupent les tranchées où nous étions hier, je me suis replié dans ce qu'il reste d'un village. Lui aussi, ça fait des mois qu'il est bombardé. Très vite, il a été transformé en ruines. Et, maintenant, il ne demeure que les ruines des ruines. Des pierres en vrac, par terre. Des maisons, il ne reste rien. Tout est détruit : l'église, l'école, la mairie. Seuls quelques vieillards s'accrochent à ce qui est toute leur vie. Ils n'ont pas voulu aller habiter ailleurs.

Le brouillard, délicatement, s'envole. Je découvre un petit oiseau perché, bien seul, sur un tronc d'arbre couché.

Je finis par dénicher un campement français. Je prends des nouvelles de mon régiment. Il n'y a presque aucun survivant de l'attaque de cette nuit. Le gars du courrier, qui vient d'arriver, ne sait plus quoi faire de toutes ces lettres qui n'ont plus personne pour les lire. Et moi, une lettre, j'aimerais beaucoup en lire une, mais il n'y en a pas. Marie ne sait ni lire, ni écrire, elle a honte de ça, alors elle ne demande pas souvent au curé de lui écrire une lettre pour moi.

Je discute quelques instants avec le facteur. Pour lui aussi, c'est dur. À tout moment, juste pour apporter ses petites lettres, il risque sa peau. Dès qu'il entend les sifflements des balles, il se met à ramper. Il essaie d'aller le plus vite possible pour se donner une chance. Et quand il arrive dans une tranchée, la plupart des gars lui font la tête parce qu'il n'a rien pour eux.

Il me vient alors une idée : puisqu'il passe partout, il doit connaître le plan des campements par cœur. Il doit savoir où se trouve l'infirmierie des Anglais. En effet, il sait. Il m'explique comment y aller. Quand mon nouveau chef m'en donnera l'autorisation, j'aimerais bien rendre une petite visite à Nick. Je me demande ce qu'il devient. A-t-il survécu à ses blessures ?

*Nick*

Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je me réveille d'un long cauchemar et, déjà, je suis bien étonné de me réveiller. Mille fois, j'ai cru être mort. Et me voici, allongé dans un lit. Oh certes, pas le plus douillet des lits, mais un lit quand même, avec une gentille infirmière qui s'occupe de moi. Je la questionne :

- Où... où suis-je ?
- Au campement médical de votre bataillon, soldat. Pour vous remettre de vos blessures et de l'opération.

Je sursaute, je regarde autour de moi, je frissonne de voir ces dizaines de lits, ces dizaines d'hommes blessés. Je m'écrie :

- Mes blessures ? Mon opération ? De quoi voulez-vous parler ? Je n'ai mal nulle part ?
- Ah... vous ne vous souvenez pas... Le choc de l'opération sans doute. Vous savez, c'est déjà un miracle que vous soyez en vie. Il vous faudra être courageux dans les temps à venir...
- Courageux ?! Mais enfin, de quoi parlez-vous ? Bon sang, il ne me manque rien !

Je touche mon visage avec mes mains. Il y a bien quelques égratignures, mais rien de grave. Mes bras sont là également. Mes jambes aussi. Pour le vérifier, il suffit de soulever le drap !

C'est ce que je fais. Je soulève le drap.

Ce que je découvre me laisse sans voix. Il me manque ma jambe, ma jambe droite. Je m'écroule sur mon lit, désespéré.

- Madame, dis-je à l'infirmière, vous direz à l'homme qui m'a traîné ici que j'aurais préféré mourir sur le champ de bataille, avec les autres.
- Ne dites pas de bêtises, se fâche-t-elle. Vous au moins, vous êtes en vie.

*Carl*

J'aime l'endroit où je suis installé depuis ce matin. C'est sur une colline. Je domine une plaine où je peux voir loin. D'ici, je vois des villes, des villages, des usines, des champs, des forêts, des lacs, des maisons. Ou plutôt, j'imagine que je vois tout ceci. Tout ce qui était debout, avant que la guerre ne vienne tout saccager. J'imagine qu'il y avait des magasins, des endroits pour faire la fête, des chevaux et quelques voitures. J'imagine qu'il y avait même un square où devaient jouer les enfants.

Avant.